

générale et s'assujettir économiquement les producteurs; une classe qui se fait l'intermédiaire indispensable entre deux producteurs et les exploite l'un l'autre»; fonction parasitaire qui prit une place considérable dans l'économie anglaise et qu'il importe de ne pas perdre de vue.

Ensuite, son activité industrielle qui put prendre un essor vertigineux avec l'appui, d'une part, d'un capital marchand considérable accumulé au cours de près de deux siècles de pillage et d'exploitation des masses indigènes et coloniales et, d'autre part, de possibilités immenses, tant de réaliser la plus-value produite que de la capitaliser par des placements au sein d'un vaste domaine colonial constitué par les dépouilles des colonies espagnoles, hollandaises et françaises et, aux quatre coins du monde, jalonné d'escales et de comptoirs anglais. Et, enfin, sa fonction de banquier mondial.

Le ciment de l'Empire britannique, ce fut sa flotte, marchande ou cuirassée, instrument indispensable à la domination d'un immense domaine épars, manquant d'unité, tant géographique, qu'économique ou politique; ce fut encore le dense réseau de son appareil bancaire, jeté comme un filet sur toute l'étendue du globe; ce fut enfin le lien contractuel des emprunts et placements, asservissant les peuples débiteurs à la « Cité » de Londres, créancière universelle: ce lien d'or valait en 1932 plus que « l'équivalent du revenu national total de la même année, soit 3 milliards 700 millions de livres st. ou 400 milliards de francs belges dont les 3/5 étaient investis dans les Dominions et colonies et les 2/5 restant à l'Étranger, et qui représentaient à peu près le double des investissements de l'impérialisme Français effectués surtout en Europe.

Un domaine 3 fois plus étendu et 7 fois plus peuplé que celui de la France, avec près d'un tiers de la population du globe, recelant des ressources immenses en blé, bétail, laine, caoutchouc, métaux, tel était le champ sur lequel pouvait évoluer l'impérialisme anglais. Mais le manque d'homogénéité de ce milieu géographique était accentué par la différenciation très nette de ses parties constituantes: d'une part, des anciennes colonies de peuplement devenues des Dominions et des Etats capitalistes très évolués — dont la solidarité avec la Métropole se désagrège

de façon continue: le Canada, l'Australie; d'autre part: des colonies d'exploitation comme les possessions d'Afrique et les Indes — à économie retardataire mais développant une bourgeoisie indigène (comme les Indes) qui, aujourd'hui, dans la phase ultime de l'impérialisme, loin de pouvoir croître en une force sociale évoluant vers son affranchissement se fait au contraire l'instrument servile du capitalisme anglais pour asservir un prolétariat affamé ne pouvant, pour réaliser son émancipation, que s'appuyer sur le prolétariat des pays avancés. Il faut y ajouter des Etats « indépendants » comme les pays scandinaves, le Portugal, l'Argentine et autres territoires dits « sterling »: zone d'influence et terrains d'opération de l'impérialisme britannique.

L'appareil financier se différencie nettement du système bancaire de l'impérialisme français; celui-ci, plus centralisé, lié plus étroitement à la production (moins cependant que le Capital Financier allemand ou américain) reportait sa principale activité sur les émissions d'Etats. Le Capital bancaire anglais, si sa concentration commencée pendant l'ère victorienne et à peu près achevée à la veille de la guerre, réduisit le nombre des banques de 104 en 1890 à 18 en 1924, il n'en conserva pas moins une organisation décentralisée; les cinq grandes banques londoniennes, à elles seules, possédaient chacune de 1,500 à 2,000 agences réparties en Angleterre et dans le monde, qui, jointes à celles des nombreux autres établissements bancaires, constituaient un réseau d'une ampleur incomparable. Mais, caractéristique importante, ce colossal appareil s'intéressa peu aux participations industrielles directes et aux crédits à long terme, pour se confiner dans les placements à court terme et le financement du fonds de roulement de l'appareil productif sous forme d'opérations d'escompte, de prêts sur marchandises; les revenus bancaires furent donc beaucoup plus fonction de la circulation des marchandises que de leur production: la plus-value que ces revenus exprimaient était produite en dehors du contrôle direct des banques. C'est un fait que la finance anglaise a depuis longtemps cessé de s'intéresser à la sphère industrielle et agricole de la métropole, se contentant de râfler sa dime sur les profits récoltés au

loin par les marchands et les colonaux et sur les émissions de capitaux provenant de l'accumulation dans l'industrie. Elle desservit ainsi une bourgeoisie puissante d'origine aristocratique, détachée de la production et dont les intérêts restèrent en nette opposition avec ceux de la bourgeoisie industrielle. Cela s'explique par le fait qu'organiquement le Capital bancaire retarda sur celui de France, d'Allemagne ou des Etats-Unis; le processus de fusion du capital industriel et du capital bancaire ne fut jamais poussé aussi loin; le caractère « capital financier » est loin d'être aussi prononcé. Ce retard, s'il put expliquer la stagnation relative des forces productives, s'expliqua lui-même par l'existence, il y a près d'un siècle, d'un appareil productif déjà hautement centralisé qui fut le moteur de l'accumulation prodigieuse du Capitalisme anglais, ce qui lui permit, pour son extension, de se passer plus aisément du crédit.

Les particularités structurelles du capital financier constituèrent pour celui-ci en même temps une faiblesse et une force; faiblesse, parce que du fait de sa liaison intime avec le mécanisme des échanges mondiaux, il subissait leurs perturbations; force, parce que, désolidarisé d'avec la production, il conservait, en période de crise, une plus grande élasticité de moyens et d'action.

Tel fut le champ impérial d'expansion sur lequel l'économie métropolitaine put s'appuyer et qui lui permit d'atteindre l'apogée de sa puissance à la fin du XIXe siècle. Comment alors son mécanisme a-t-il pu se désagréger à un degré tel qu'aujourd'hui il ne peut fonctionner que dans la mesure où l'Empire le ranime avec la plus-value extirpée par une exploitation plus féroce encore des peuples coloniaux? Il est donc nécessaire de faire une analyse — très brève — de son évolution.

Cobden et sa Ligue manchestérienne, en abolissant, au milieu du siècle dernier, l'acte de navigation, les droits protecteurs et la « corn law », instaurèrent le « Libre Echange » qui devint, dès lors, le pivot de la politique économique britannique. La bourgeoisie, pourvue d'une solide organisation productive, de ressources abondantes en charbon et minerais,

put profiter de sa situation privilégiée et accumuler d'énormes capitaux aussi longtemps qu'elle conserva le quasi monopole de sa fabrication. Au moyen des exportations de son industrie transformatrice, des revenus provenant du fret et des revenus de placements, elle put combler les déficiences de son économie, tributaire du monde extérieur pour les 5/6 des besoins alimentaires (la population agricole représente aujourd'hui 6 p.c. de la population active alors qu'en France elle atteint 40 p.c.).

Les secteurs qui fournirent l'essentiel des exportations britanniques étaient les industries charbonnière, métallurgique, textile, précisément celles qui furent les plus atteintes par la décadence de l'économie et que le chômage rongea le plus profondément.

L'organisation structurelle des charbonnages, bien que basée sur l'existence de riches couches de charbon, facilement accessibles et situées près de la mer, recelait cependant une faiblesse « congénitale », résultant du mode d'appropriation de la mine, celle-ci appartenant au propriétaire de la surface, qui exigeait une rente, « la royalty », en échange du droit d'exploiter le fond. De plus, des couches importantes de charbon formant la frontière entre des propriétés différentes restèrent inexploitées et furent définitivement perdus. Une technique retardataire alourdit encore davantage les prix de revient. D'un autre côté, le développement de la production charbonnière en Europe Continentale, aux Etats-Unis et la croissante utilisation d'autres sources d'énergie: houille blanche, huiles de pétrole, firent inévitablement perdre à la Grande-Bretagne sa situation prépondérante d'exportatrice mondiale de charbon qu'elle dut céder aux Etats-Unis pour reculer à la troisième place. Mais, fait important, cette régression mina un des piliers de son armature économique: le fret d'exportation. En effet, le charbon constituait le fret « aller » que la flotte marchande anglaise distribuait aux quatre coins du monde et d'où elle ramenait les produits alimentaires et les matières premières. La diminution de ce fret devait réduire considérablement et les capacités de concurrence de la flotte et les revenus provenant de l'activité marchande.

La puissance de l'industrie métallurgi-